Michael Hesemann

LES POINTS NOIRS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Pour en finir avec vingt siècles de polémiques

ARTÈGE

Les points noirs de l'histoire
de l'Église

Titre original :
Die Dunkelmänner : Mythen, Lügen und Legenden um die Kirchengeschichte

© éditions Sankt Ulrich Verlag, 2007

ISBN : 978-3-86744-016-5

Traduit de l'allemand
par Jean-Baptiste Valette

Direction Éric Iborra

Michael Hesemann

Les points noirs de l'histoire de l'Église

Traduit de l'allemand
par Jean-Baptiste Valette

ARTÈGE

Tous droits réservés
pour la France et les pays francophones

© 2017, Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

ISBN : 978-2-360-40357-8
EAN pdf : 9791033604723

Au père Louis Thevalakara,
qui m'a fait découvrir l'univers des prétendus
« obscurantistes »
et qui a combattu de si nombreux préjugés,

&

à Yuliya,
qui m'a accompagné dans mes recherches,

avec toute ma reconnaissance.

Introduction

La légende noire

L'Angleterre du XVIe siècle avait un sérieux problème d'image. Henri VIII, en s'instituant chef de sa propre Église, avait isolé son royaume du reste du monde chrétien aux seules fins de légitimer ses nombreux divorces. Pendant que ses filles Marie Tudor la catholique et Élisabeth l'anglicane se disputaient le trône, son pays regardait l'Espagne avec envie, admirant son unité intérieure, son accession au rang de puissance universelle notamment suite à la découverte de l'Amérique, à laquelle les Anglais n'avaient pas pris part. Marie Tudor épousa le futur Philippe II, héritier du trône d'Espagne et d'un Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais ; mais l'idée que, ce faisant, l'Angleterre pût risquer de perdre son indépendance politique se répandit dans de larges cercles de la population et alimenta les craintes. Élisabeth les exploita en exaspérant le nationalisme et gagna les cœurs de ses sujets et le trône d'Angleterre. Depuis lors elle encouragea le pirate Francis Drake à faire des océans contrôlés par l'Espagne des espaces d'insécurité et elle recourut aux traditionnelles armes secrètes des faibles : la diffamation et la propagande.

Grâce à des falsifications ciblées, des déformations grotesques, des histoires abominables et outrancières, les

Espagnols furent présentés comme des despotes sanguinaires, cruels et avides. Le but de cette campagne de désinformation était de discréditer la grande puissance espagnole, de légitimer la piraterie britannique, et de disqualifier, à l'intérieur, la nouvelle grande rivale d'Élisabeth, Marie Stuart, soutenue par l'Espagne. La combine fonctionna. L'Espagne passait dorénavant pour l'incarnation de la violence, du fanatisme, de l'intolérance et de l'arriération, image qui fut souvent et volontiers colportée : par les protestants, anglais ou hollandais pour discréditer la grande puissance catholique hégémonique ; par Napoléon Bonaparte lorsque, annexant l'Espagne à son Empire, il voulut apparaître comme le libérateur du pays.

L'Espagne ne tarda pas à mettre un nom sur cette propagande hispanophobe : elle la baptisa *leyenda negra*, la « légende noire ». Le nom est aujourd'hui resté pour désigner toute tentative de disqualification morale par les mensonges et les caricatures historiques d'un adversaire objectivement supérieur aux seules fins de le combattre plus efficacement.

Chacun reconnaît aujourd'hui que l'Espagne est une grande nation culturelle et que son histoire n'a finalement pas été plus infâme que celle de ses voisins. Pourtant, la « légende noire » survit encore. Et au vu des publications de ces dernières décennies, on peut avoir le sentiment que cette légende s'est trouvé une nouvelle victime avec l'Église catholique.

Les parallèles sont évidents. Là encore, une poignée d'auteurs opportunistes se bouscule pour nous présenter les Évangiles comme un tissu de mensonges, les papes comme des criminels avides de pouvoir, l'Église comme un instrument d'oppression, et Rome comme le sommet

de l'intolérance. De vieilles légendes urbaines, inventées soit par ceux qui persécutaient les chrétiens dans l'Antiquité, soit plus tard par les réformés, les philosophes des Lumières ou encore les idéologues des dictatures modernes, ont brusquement refait surface. Et parce que les mensonges sont comme le vin – ils se bonifient et prennent de la valeur avec le temps –, leur ancienneté tourne à leur avantage : elle les rend plus difficilement contestables. De nouveaux reproches s'ajoutent, des histoires terribles autour de conspirations vieilles de plusieurs siècles émergent, construites sur la base de maigres indices et au prix de distorsions massives de la vérité, mais enrichies de tellement d'*action*, de *sexe* et de *crimes* qu'elles en deviennent irrésistibles pour un grand nombre de lecteurs ; en réunissant ces trois ingrédients, il est très facile d'écrire un *best-seller*, tant il est vrai que les présumés *obscurantistes* de l'Église se prêtent bien aux rôles de crapules finies de nos drames modernes, et quand la thèse de tel ou tel livre fait sourire l'ensemble des spécialistes, c'est l'indice évident, nous dirait un auteur très habile, d'une conspiration. Quand l'Église ignore l'œuvre parce qu'elle a mieux à faire, on dira : « Regardez, elle se cache derrière un mur de silence ! » Une fois le lecteur persuadé que l'Église a quelque chose à cacher, il peut à son tour se présenter comme un grand esprit éclairé et, comme chasseur d'une vérité perdue de vue, revendiquer pour lui l'autorité morale : bien plus, il prétendra d'un coup avoir confondu le mensonge gigantesque auquel des millions d'êtres humains croient et qui jusqu'alors avait apporté à leurs vies un réconfort et un appui. Reconnaissant qu'on lui a enfin ouvert les yeux, le lecteur recommandera l'ouvrage et attendra le suivant jusqu'à ce que les *royalties* permettent

à leur auteur d'acquérir un château en Grande-Bretagne, une villa en Nouvelle-Angleterre ou bien, dans les pays de langue allemande, une maison sur le lac de Starnberg.

Les légendes noires de l'Église catholique et les histoires de ses *hommes vêtus de sombre* sont donc un filon qu'il est rentable de continuer à exploiter : c'est pratiquement la garantie d'un tirage exceptionnel et l'assurance du succès. Aussi sommes-nous condamnés, d'année en année, à subir de nouvelles « révélations » qui ont toutes en commun de remettre en question les fondements du christianisme, sans jamais elles-mêmes remettre en question leur rapport à la vérité.

Ce livre traite des légendes noires, nouvelles ou anciennes, qui entourent l'histoire de l'Église. Les affabulations d'auteurs populaires et racoleurs, mais aussi les lieux communs et les préjugés courants feront l'objet d'une confrontation avec les faits et l'histoire. Il n'est pas impossible que se dévoile, à l'occasion, l'identité des vrais *hommes de l'ombre* : les vrais manipulateurs, les véritables *obscurantistes*.

Cependant ce livre n'est ni une apologie, ni une défense, ni une justification. Il est indiscutable que des injustices indicibles ont été perpétrées et des crimes épouvantables commis au nom de l'Église par le passé. Mais contrairement aux divulgateurs autoproclamés de vérités à sensation qui – et cela n'est pas rare – se donnent des petits airs de « pères la morale », l'historien sérieux s'efforce de comprendre l'histoire à partir d'elle-même, au lieu de la juger et de la condamner à partir d'une perspective contemporaine. Tout comme les Espagnols qui – contrairement à la *leyenda negra* – n'étaient ni meilleurs ni pires que leurs voisins,

les hommes d'Église étaient d'abord des hommes de leur temps, par là même imprégnés des façons de penser et des travers propres à leur époque. Assez souvent ils désirèrent le bien et firent le mal. La question est de savoir si notre temps est parvenu à une perfection telle qu'il n'a pas besoin de redouter le jugement des générations futures, ce dont je me risque à douter. Il est assurément facile de condamner, plus difficile cependant de comprendre. Ce livre examine ce qui se cache réellement derrière toutes ces affaires et histoires scandaleuses au sujet des Cathares, des Templiers, de la papesse Jeanne et des prétendus *obscurantistes*, et répond avec des faits historiques aux spéculations les plus extravagantes. Il entend contribuer à la compréhension de l'Histoire de l'Église et inviter, ainsi, à la redécouverte des vrais secrets de l'institution la plus ancienne du monde. Ce livre est un tour d'horizon de 2000 ans d'Histoire, et il doit commencer comme tout a commencé, dans un tombeau à Jérusalem, par une découverte sensationnelle…

Michael Hesemann
Düsseldorf, Pâques 2007

1

Et si le sépulcre n'était pas vide ?

« Professeur, venez vite ! Les machines sont tombées sur un vieux tombeau ! » La voix à l'autre bout du fil était animée. Mais Joseph Gath, qui avait pris l'appel dans son bureau du musée Rockefeller sous les murs de la vieille ville de Jérusalem, devina que l'excitation de l'entrepreneur immobilier ne témoignait pas vraiment de son enthousiasme pour l'archéologie. Au contraire : pour lui, une telle découverte était une forme de catastrophe, synonyme de coûts supplémentaires et de retards. Mais la loi est la loi. L'homme savait qu'il était passible d'une sanction s'il ne signalait pas la découverte au Département israélien des antiquités. Une loi qui, bien sûr, ne renvoie pas seulement à l'intérêt d'Israël pour son héritage. En effet, elle fut surtout adoptée sous la pression des rabbins orthodoxes qui, dans de telles circonstances, insistent pour une ré-inhumation immédiate des ossements humains : selon la foi juive en effet, le repos des morts est sacré.

Gath savait ce qu'il devait à cet homme. Alors il nota soigneusement l'adresse du chantier et promit d'être là dans le quart d'heure qui suivait. Puis il prit son bloc-notes, une lampe de poche et les clefs de sa voiture. Quinze minutes

plus tard il arriva à Talpiot-Est, un nouveau lotissement à la limite sud de Jérusalem, où l'entrepreneur l'attendait.

La tombe était pareille à tous les caveaux de cette époque, taillée dans la pierre. Le pignon ornemental révélait qu'elle avait autrefois appartenu à une famille fortunée de Jérusalem. Lorsque Gath put enfin descendre dans ses profondeurs obscures, il ne fut pas très étonné. C'était une sépulture typique du début de notre ère, du temps d'Hérode. La chambre funéraire centrale, carrée, était à cette époque dotée d'un banc funéraire qui servait à l'exposition du dernier défunt, à l'onction d'huile et à l'enveloppement dans le linceul. Sur la pierre de ce banc étaient taillées six petites galeries dans lesquelles se trouvaient des caisses en pierre. « Dix ossuaires, écrivit Gath, neuf intacts, un fracturé. » Les coffres de pierre servaient à une double inhumation. Lorsque la dépouille mortelle était décomposée, on mettait les ossements encore contenus dans leur linceul à l'intérieur de ces réceptacles.

Les jours suivants, l'assistant de Gath, Shimon Gibson, réalisa des dessins et des photos du lieu de la découverte. Puis les corps furent remis aux rabbins au cours d'une petite cérémonie pour leur inhumation dans un cimetière. L'entrepreneur fit la promesse de ne pas détruire le tombeau, mais seulement de construire par-dessus. Les neuf ossuaires intacts furent transportés aux archives du Département israélien des antiquités, au musée Rockefeller. Cinq d'entre eux comportaient des inscriptions : les noms des personnes inhumées. Mara de Mariamene, Yehuda, fils de Yeshua, Matya, Yose et Maria. Que des noms courants à cette époque. Un seul d'entre eux dut néanmoins faire sourire Gath : Yeshua, fils de Yehosef – Jésus, fils de Joseph. « Si ça

tombe entre les mains de quelque reporter à sensation, ça va chauffer ! », confia-t-il à sa secrétaire. « Si la presse appelle, niez tout en bloc ! »

C'était le 30 mars 1980, et la découverte avait presque déjà été oubliée. Comme à l'accoutumée, des reproductions desdites inscriptions et des photos des ossuaires parurent dans une revue spécialisée, le *Catalogue des ossuaires juifs* de L. Y. Rahmani, dans un numéro édité en 1994 par le Département israélien des antiquités. Mais, là encore, peu de bruit. Le répertoire faisait l'inventaire de 895 ossuaires au total, dont 220 gravés, témoignant du cruel manque d'imagination des juifs du temps d'Hérode en matière de choix des prénoms. Des quelque 160 prénoms masculins, les six prénoms les plus donnés étaient : Simon (26), Joseph (19), Judas (18), Lazare (16), Jean (12) et Jésus (11). Quant aux 80 femmes recensées, un quart d'entre elles s'appelait Marie (20), suivi de Marthe (11) et Salomé (8).

La probabilité de trouver un « Jésus, fils de Joseph » était donc d'environ 1/240 – statistiquement parlant, 1 individu mâle sur 240 à Jérusalem devait s'appeler Jésus et avoir pour père un Joseph, et la ville comptait environ 80 000 habitants. C'est la raison pour laquelle il aurait été extrêmement surprenant qu'aucun ossuaire d'un *Yeshua bar Yehosef* n'eût jusqu'à ce jour encore fait surface, ou qu'aucun sépulcre accueillant au moins une *Maria* ne se fût trouvé. S'il n'y en a pas eu davantage, cela tient simplement à ceci que seules peut-être les cinquante familles les plus riches de Jérusalem pouvaient s'offrir un caveau familial.

De son vivant, Jésus-Christ fut constamment appelé « Jésus *de Nazareth* », afin de le distinguer de ses nombreux homonymes. « Jésus de Nazareth, roi des juifs », figurait

sur l'écriteau que Ponce Pilate fit apposer sur la croix. Il n'y a que dans son village natal qu'on le connaissait aussi sous le nom du « fils du charpentier » (Mt 13,55). Cela nous montre comment les noms étaient formés à l'époque. Dans son pays natal, on portait d'ordinaire le nom du père (ou du beau-père). Loin de chez soi, celui du pays natal : Judas Iscariote (« de Qeriyyot »), Joseph d'Arimathie, Simon de Cyrène, ou même Marie Madeleine (« de Magdala ») ne sont que quatre exemples parmi d'autres. Le fait que les morts du tombeau de Talpiot ne portaient pas de telles appellations « d'origine » n'autorise donc qu'une conclusion : ils venaient tous de Jérusalem !

D'ailleurs l'ossuaire de Talpiot avait son pendant, qui réduisit même la probabilité de trouver un « Jésus, fils de Joseph » dans un tombeau de Jérusalem à 1 chance sur 80. Sous le numéro de catalogue n° 9, Rahmani répertorie un ossuaire que l'archéologue Eleazar Sukenik avait présenté lors d'une conférence à Berlin dès 1931, et qui fut ensuite rendu public. Il portait également l'inscription « Jésus, fils de Joseph », et il datait aussi du Ier siècle. Le nom était donc autrefois aussi original qu'aujourd'hui un « Helmut Schmidt » en Allemagne. Dans le répertoire téléphonique de Düsseldorf de 2007, par exemple, il y avait au même moment huit personnes répertoriées portant ce nom. Naturellement, aucune d'elles n'avait été chancelier de la République fédérale d'Allemagne.

Mais seul un connaisseur du judaïsme antique peut savoir ces choses. Pour n'importe quel Européen, en revanche, des noms comme Marie, Joseph et Jésus sont surtout connus à travers le Nouveau Testament. D'une considération superficielle on arrivait aussitôt à une sensation forte. Joseph Gath

avait-il par hasard découvert le caveau de la Sainte Famille ? Impossible, pouvait-on répondre, même si l'on n'avait que des connaissances rudimentaires du Nouveau Testament. Le tombeau de Talpiot appartenait à une famille fortunée de Jérusalem. La Sainte Famille, elle, vivait très modestement malgré un arbre généalogique impressionnant. Joseph, père adoptif de Jésus, était artisan. Après la circoncision de Jésus, il offrit, au Temple, deux petites colombes en sacrifice (Lc 2,24), offrande des plus modestes, car celui qui pouvait se le permettre sacrifiait un agneau, comme le prescrit la loi de Moïse (Lv 12,8). Joseph venait de Nazareth et, selon toute vraisemblance, c'est aussi là-bas qu'il est mort. Les Évangiles le mentionnent pour la dernière fois quand Jésus avait douze ans. Comment alors imaginer qu'une famille d'artisans de la province de Galilée pût s'offrir un luxueux caveau à Jérusalem ?

Si, envers et contre tout, on prétend en outre que « Yose », qui repose dans l'ossuaire, est ce « frère » de Jésus mentionné par saint Matthieu (13,55) et saint Marc (15,40), la question demeure de savoir pourquoi ses autres « frères » – d'après la tradition orientale les fils de Joseph issus d'un premier mariage, selon l'exégèse catholique les cousins de Jésus –, en l'espèce Jacques, Simon et Judas, sont absents du caveau familial. Plus problématique encore, à la lecture des évangiles selon saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, ce « José » fils de cette Marie qui (Jn 19,25) est désignée comme la « sœur » (comprendre la belle-sœur) de la mère de Dieu et la femme de Cléophas.

Matthias en revanche, qui fut choisi pour remplacer le traître Judas Iscariote comme douzième apôtre, n'a pas sa

place dans ce caveau familial, pas plus qu'une « Mara de Mariamene » et un « Judas, fils de Jésus ».

La parenté des noms – remarquable – suffit tout de même pour faire de la découverte le sujet d'un reportage de la BBC en 1996. « Ridicule », jugèrent alors les experts à la seule idée qu'il pût s'agir du tombeau du Christ.

Il était déjà ridicule de penser que les partisans de Jésus aient pu, après sa mort, avoir le culot de prêcher le Ressuscité alors qu'ils savaient que sa dépouille mortelle, à quelques kilomètres de là à peine, se décomposait dans le tombeau familial et que l'inscription de son nom sur son ossuaire témoignerait de leur mensonge pour l'éternité. Il était en outre invraisemblable de penser que le Sanhédrin, les grands prêtres, les ennemis de Jésus ou l'occupant romain n'aient pas appris l'existence de sa sépulture, au plus tard aux obsèques de Marie ou bien de son prétendu fils, Judas. Est encore incompréhensible l'idée que, parmi les onze hommes qui auraient été les prétendus instigateurs et les complices d'une telle escroquerie, dix aient été prêts à mourir pour ces mensonges et à endurer le martyre. Il est impensable enfin d'imaginer que saint Pierre, quarante jours seulement après la mise en terre de Jésus, ait pu annoncer au temple de Jérusalem : « Vous avez fait mourir le chef de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts : de quoi nous sommes témoins » (Ac 3,15). Les disciples n'en furent pas les seuls témoins, comme Paul le souligne dans sa première épître aux Corinthiens (15,6), mais aussi « plus de cinq cents frères », auxquels il apparut également. Ce n'est que face à des preuves aussi éclatantes que l'Apôtre des nations a pu dire aussi catégoriquement : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine » (1Co 15,17).